

sont bien capables d'inspirer le goût de la méditation, tant elles expriment le calme et le bonheur.

Les deux nervures intermédiaires de la voûte sont toriques et s'appuient sur des statuette qui semblent se rapporter à la vie active et à la vie contemplative : à gauche un cordonnier coupe son cuir, à droite un moine fait une lecture, les deux autres statuette ont été brisées.

Dans la moulure creuse qui termine la voûte de l'arcade se dressent quatorze statuette représentant quatorze reines jeunes et gracieuses. Toutes portent la cotte, le surcot et le manteau largement drapé, les cheveux flottants sur les épaules, la couronne et le nimbe, presque toutes ont un étendard : toutes s'appuient sur un bouclier où sont figurés les emblèmes qui caractérisent chacune d'elles. Toutes avaient leur nom gravé sur la pierre, cinq de ces noms ont aujourd'hui disparu.

Quelles sont ces reines au front doux et fier, au port gracieux et noble ? Didron et son école y ont vu les vertus publiques et sociales (1). C'est évidemment une interprétation erronée. Madame Félicie d'Ayzac a prouvé sans réplique que ces reines sont les *Béatitudes célestes*, c'est-à-dire les joies spirituelles dont les bienheureux sont comblés dans l'autre vie et dont Marie, la titulaire de ce porche, est déjà pleinement en possession (2).

Saint Anselme est le premier théologien qui ait traité didactiquement des béatitudes et des peines de la vie future : il en parla d'abord en son *Traité des quatorze béatitudes de l'homme*, traité qui est aujourd'hui perdu. Plus tard il développa le même sujet dans un livre demeuré

(1) *Annales archéologiques* de Didron, tome VI. *Dictionnaire raisonné d'architecture* de M. Viollet-Leduc, V° Vertus. *Manuel d'archéologie* de M. l'abbé Oudin, page 320. *Du symbolisme dans les Églises* de M. le chanoine Bourassé, page 193.

(2) *Les statues du porche septentrional* de Chartres, par Madame d'Ayzac, 1848, vol. in-8° de 76 pages.

célèbre, des *Béatitudes ou comparaisons* : « Dans le ciel, dit-il, » les corps des justes jouiront » des sept béatitudes qui sont la » beauté, la vélocité, la force, » la liberté, la santé, la volupté » et la longévité ; de même les » âmes des justes seront douées » des sept béatitudes qui sont la » sagesse, l'amitié, la concorde, » l'honneur, la puissance, la sé- » curité et la joie. » Cette doctrine a été acceptée et enseignée par les théologiens du Moyen-Age (1), mais elle n'a été sculptée qu'à Chartres ; rien ne paraissait impossible à l'homme de génie qui a dirigé la décoration du porche septentrional.

Décrivons en peu de mots chacune de ces quatorze béatitudes : nous commencerons comme nous l'avons fait pour les autres cordons, en bas et à gauche, remontant au sommet de l'ogive et descendant du côté droit jusqu'à l'autre extrémité de la moulure. Voir la planche 38 de l'Atlas.

1° La première béatitude a perdu son nom ; mais l'ensemble nous dit assez que c'est la *Beauté* : sa main droite est brisée, sa gauche s'appuie sur un bouclier chargé de quatre roses épanouies. La console est ornée d'un rosier qui la tapisse de ses fleurs, de ses boutons et de ses feuilles. Dans l'autre vie



LA BEAUTÉ

(1) Richard de Saint-Victor, saint Bernard, Pierre Lombard, Alexandre d'Alès, B. Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, saint Antonin, etc.

la beauté de l'homme atteindra ses dernières limites. Saint Paul nous dit que nos corps ressusciteront dans la gloire : *Corpus seminatur in ignobilitate, surget in gloria.*

2° La *Liberté*, nous lisons : LIBERTAS. Sa main droite portait sans doute un sceptre : sa gauche est appuyée sur un bouclier orné en relief de deux couronnes royales. La véritable liberté consiste à servir Dieu, or servir Dieu c'est régner.

3° L'*Honneur*, HONOR, porte deux mitres sur son bouclier. La mitre est le symbole du pontificat ; le psalmiste royal, en parlant du sacerdoce de Jésus-Christ, a dit : Vous l'avez couronné d'honneur. Le bâton pastoral était sans doute dans sa main droite aujourd'hui brisée.

4° La quatrième béatitude a perdu son nom. Pour emblème le bouclier présente un ange debout sur un nuage et portant un livre ; elle tient une croix hastée à la main droite. C'est sans doute la *Joie céleste*, compagne fidèle de ceux qui ont le cœur pur et qui ont pratiqué la sainte vertu des anges.

5° La cinquième statuette nous paraît être la *Volupté pure*. Un ange debout sur un nuage et portant l'encensoir se montre sur l'écu. Cette béatitude a la tête brisée ; le bas de la hampe qui portait un étendard subsiste encore.

6° Après la *Volupté céleste*, nous avons la *Vélocité*, VELOCITAS, ou l'*Agilité* ; sur son écu trois flèches sifflent en abîme, comme disent les héraldistes. Saint Paul nous apprend que les corps des bienheureux ressusciteront spirituels et subtils ; c'est-à-dire qu'ils participeront à l'agilité des âmes : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.*

7° La *Force*, FORTITUDO : sa main droite est brisée, elle tenait sans doute un étendard, symbole de sa puissance. Son écu nous représente un lion grim pant et rugissant ; de tout temps le lion a été le symbole de la force. Saint Paul ajoute que nos corps ressusciteront dans la force : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.*

8° Vient ensuite la *Concorde*, CONCORDIA, appuyant la main droite sur un bouclier orné de deux couples de colombes adossées dont les têtes sont retournées l'une vers l'autre.

De la main gauche elle tient une sorte de sceptre muni d'une longue hampe. De nos quatorze béatitudes, c'est la mieux conservée.

9° L'*Amitié*, AMICICIA. Elle a un voile sous sa couronne. Le voile, dit Madame d'Ayzac, est un attribut de la chasteté, et c'est là le premier caractère de l'amitié céleste. Son bouclier porte comme celui de la Concorde quatre colombes affrontées. La main gauche a été brisée ; son geste exprimait la bienveillance.

10° La dixième n'a plus de nom ; c'est la *Longévité*, elle tenait dans la main droite un étendard dont l'extrémité inférieure est encore visible. Sur le bouclier est sculpté un aigle tenant dans ses serres un sceptre fleuroné. Dans la Sainte Écriture il est dit de l'aigle que sa jeunesse est sans cesse renouvelée, l'aigle est donc l'image de la longévité. Citons encore saint Paul : *Surget corpus in incorruptione.*

11° La *Puissance*, l'inscription est un peu fruste ; on lit cependant ...ESTAS. La Puissance porte sur son bouclier trois sceptres couronnés ; dans la main droite elle a une croix hastée très bien conservée (1).



L'AMITIÉ

(1) M. Didron avait cru voir dans la main de la Puissance une croix et une épée, symboles de la puissance spirituelle et temporelle. Or cette épée n'était autre qu'un morceau de bois long et mince tombé par accident entre le bras et la poitrine de la statue. Le prétendu symbole du pouvoir temporel a été depuis plusieurs années emporté par le vent.

12° La *Santé*, SANITAS. Elle tient un sceptre surmonté d'un étendard; son écusson est timbré de trois poissons. Quelques auteurs, dit Vulson de la Colombière cité par M^{me} d'Ayzac, ont fait servir les poissons d'hiéroglyphe pour dénoter la santé, suivant ce proverbe : il est sain comme un poisson.

13° La *Sécurité*, SECURITAS. Elle pose sa main gauche sur un écusson portant un château fort; sa droite tient un étendard attaché à une longue hampe.

14° La quatorzième béatitude est la *Science* ou la *Sagesse*. Son nom a été effacé par le temps, sa main droite porte un petit étendard et la gauche repose sur un bouclier où se cramponne un griffon ailé. Sous le socle de cette dernière statuette se voit un autre griffon ou dragon furieux dont la queue se replie plusieurs fois sur elle-même. Le griffon ou dragon à tête d'aigle représentait la science la plus sublime et particulièrement la science sacrée ou la sagesse.

Sous ces quatorze béatitudes deux statues de grand format se dressaient avant 1793 : à gauche, c'était la *Synagogue*, SYNAGOGA, ainsi que le portait l'inscription gravée sur le socle. D'après le chanoine Brillon elle était représentée sous les traits d'une femme ayant les yeux bandés; elle laissait échapper de ses mains les tables de la loi mosaïque. A droite, c'était l'*Eglise*, SANCTA ECCLESIA; elle était figurée par une femme couronnée portant une espèce de chasuble relevée avec grâce. Brillon nous dit qu'elle avait à la main un cadre; ce cadre n'était autre que le livre des Évangiles (1).

Ces personnifications de l'Eglise et de la Synagogue se rencontrent dans la plupart des grandes églises du moyen-âge. La façade de la Cathédrale de Paris en offre un spécimen remarquable reproduit dans le dictionnaire de Viollet-Leduc. A Chartres nous en avons trois exemples : au porche septentrional, au vitrail de la *nouvelle alliance* et sur le triptyque

(1) L'Eglise personnifiée que nous a conservée l'*Album* de Villars de Honnecourt, planche VII, page 71, est probablement un dessin de la statue chartraine.

émaillé qui se voit aujourd'hui dans la crypte. En mettant en parallèle ces deux statues, nos pères avaient pour but d'indiquer aux fidèles la distinction qu'il faut établir entre la loi ancienne et la nouvelle : celle-ci possède la vie, celle-là n'en est que l'ombre et la figure.

Les piédestaux des quatre grandes statues qui ornaient l'entrée de la baie de gauche étaient décorés de statuette posées dans des niches trilobées; les statuette représentaient les Vertus terrassant les Vices. Chaque groupe était séparé par une élégante colonnette. Les vertus étaient toutes figurées sous les traits d'une femme vêtue d'une longue robe, armée d'un glaive et d'un bouclier timbré de la croix; leurs noms étaient gravés sur l'arc trilobé : le vice était personnifié par un animal jetant des flammes, on lisait leurs noms au bas de chaque groupe (1).

Sur dix Vertus et dix Vices, il n'existe plus que deux Vertus et deux Vices; leurs statuette ornent le piédestal où se trouvait la statue de l'Eglise; c'est la *Force*, FORTITUDO, qui terrasse la *Cruauté*, CRUDELITAS, figurée par un lion; plus loin c'est la *Justice*, JUSTITIA, qui transperce un singe, symbole de la *Curiosité*, CURIOSITAS. Nous ajoutons le nom des autres Vertus d'après le manuscrit du chanoine Brillon : sur le piédestal de la vie contemplative il y avait l'*Humilité* et l'*Orgueil*, la *Chasteté* et la *Luxure*, la *Sobriété* et la *Gourmandise*. Sur le piédestal de la vie active, on voyait la *Tempérance* et l'*Ivresse*, la *Prudence* et l'*Envie*, la *Sagesse* et la *Folie*; sur le piédestal de la synagogue il y avait probablement l'*Activité* et la *Paresse*, la *Charité* et l'*Avarice*; les noms étaient déjà effacés au commencement du XVIII^e siècle. Cette disposition des groupes qui n'existent plus nous est indiquée par ce qui subsiste à la baie de droite. La destruction a été tellement radicale qu'on ne s'aperçoit de l'absence des

(1) C'est une *Psychomachie*, c'est-à-dire un combat entre les bons et les mauvais sentiments de l'âme : ce sujet tel qu'il était ici représenté est une traduction d'un passage du poète Prudence.

quatre grandes statues et des statuettes placées au-dessous, que par la présence des bases et du dais restés à leur place.

Nous venons de constater que nous possédions ici une seconde psychomachie. Faut-il en conclure qu'il y a eu changement d'artiste pour le portail proprement dit et pour les porches qui sont en avant-corps? faut-il admettre que les seconds artistes ont répété ce qu'avaient fait les premiers? Nullement, car dans le second cas la lutte se passe entre des vertus et des vices tout différents. De plus ajoutons, en passant, que la famille royale de France qui a surtout contribué à la construction du portail septentrional, aura sans doute employé, pour toute cette œuvre, son architecte et ses imagiers; il ne serait donc pas téméraire d'admettre que Pierre de Montreuil (1), architecte de la Sainte Chapelle de Paris, a été l'architecte de ce porche septentrional, et qu'Eudes de Montreuil, architecte de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers et de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, l'a été de notre porche méridional.

Sur le retour du pilier, vers la sacristie, des deux statues colossales qui ornaient cet endroit solitaire, il n'en existe qu'une seule, c'est celle d'un jeune roi, vêtu comme les autres rois de ce porche, sans doute *Philippe III le Hardi* (2), sous le règne duquel le porche a été complètement achevé. Le piédestal offre une scène indéchiffrable à cause des mutilations dont elle a été victime; ce qui reste des quatre personnages mutilés est si finement sculpté que l'on regrette

(1) Plusieurs écrivains, entre autres Emeric David, *Vie des artistes anciens et modernes*, page 99, prétendent que cet architecte se nommait Pierre de Montreuil. Le savant abbé Lebœuf, *Histoire du diocèse de Paris*, tome V page 70, pense qu'il était né à Montreuil près de Paris, c'est l'opinion la plus vraisemblable. Pierre est mort le 17 mai 1266. — Eudes de Montreuil, architecte et sculpteur comme son compatriote, suivit saint Louis à la croisade en 1269.

(2) Une série de rois de France se trouve en grandes statues à la cathédrale de Reims; celle que l'on croit représenter saint Louis a beaucoup de ressemblance avec notre Philippe le Hardi: ces traits de similitude entre le père et le fils n'ont rien d'étonnant.

vivement de ne plus les posséder au complet. Quant à la statue la plus extérieure qui paraît avoir disparu depuis longtemps, nous n'avons aucun renseignement sur elle; c'était probablement un prophète ou un personnage biblique comme à la façade des autres baies. Les statuettes qui ornent le piédestal de cette dernière statue ont toutes subi les plus grandes avaries.

Le pignon se termine par une niche où est assis un évêque bénissant. Deux autres niches sont pratiquées dans l'entablement, au bas et de chaque côté de l'ogive; chacune renferme un roi assis et le bras tendu comme pour proclamer les grandeurs de Marie; celui de gauche a les pieds sur un lion humblement couché à terre, celui de droite semble fouler aux pieds un ennemi vaincu. Jusqu'ici nous ne pouvons que faire des hypothèses sur ces personnages.

Avant de quitter cette baie gauche du portail septentrional, jetons un coup d'œil sur son ensemble et reconnaissons l'inanité du reproche fait aux artistes du moyen-âge. *Ils négligent les ensembles*, a-t-on dit, *et ils donnent trop d'attention aux détails*. Assurément les détails de cette baie sont traités avec une délicatesse exquise, avec un goût parfait et une science avancée, mais c'est toujours sans nuire aux grandes lignes, et nulle part l'ordonnance générale n'est rompue.

Arcade et baie latérale de droite.

Ce n'est pas seulement aux deux arcades précédentes que se dressent les patriarches, les prophètes, les rois et autres illustres personnages de l'Ancien Testament qui ont figuré Jésus-Christ et Marie son auguste mère: ils se montrent encore sur les ébrasements, sur le linteau, sur le tympan, sur les voussures et les piliers de la porte et de l'arcade latérale de droite. De plus, au cours de notre description, le lecteur pourra faire souvent entre les scènes ici représentées, et les souvenirs douloureux du Calvaire les rapproche-

ments que nous avons annoncés plus haut; nous en indiquons quelques-uns.

Les ébrasements de la porte sont ornés de six magnifiques statues de grand format (1), trois de chaque côté. En commençant à gauche on trouve successivement :

1° BALAAM. C'est à Balaam que nous devons ce type messianique; « Une étoile sortira de Jacob et une tige s'élèvera d'Israël. » Balaam est représenté dans la vigueur de l'âge avec un extérieur un peu agreste; il est vêtu d'une double tunique ceinte, et d'un manteau agrafé sur l'épaule droite. Sa barbe est forte ainsi que sa chevelure; sa main droite tient un gros bâton recourbé et sa gauche une banderole où se lisait autrefois son nom; ses pieds sont chaussés de bottines. Il porte la calotte pointue que le moyen-âge donne presque toujours aux prophètes.

Le socle ou support est formé d'une ânesse relevant fièrement la tête; elle nous rappelle que Balaam se rendant au camp des Moabites était monté sur son ânesse et que, sa monture s'étant montrée récalcitrante, il se vit contraint de recourir au bâton; mais l'ânesse, douée miraculeusement du don de la parole dans cette circonstance, adressa des reproches à son maître, qui, la tête légèrement inclinée, semble fort contrit d'avoir osé enfreindre la volonté de Dieu.

Avant de passer à une autre statue, appliquons à cette baie si richement couverte de sculptures, ces paroles de Balaam : *Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob! Qu'elles sont belles tes tentes, ô Israël* (2)!

2° LA REINE DE SABA. Elle est nommée *Nicaule* par l'historien Joseph, *Nicaulis* par Joseph, *Nitocris* par Hérodote et enfin *Nicolea* par les Rabbins. L'illustre princesse a véritablement un grand air; elle est vêtue de deux longues robes

(1) Voir la planche XIX du grand Atlas.

(2) *Quam pulchra tabernacula tua Jacob et tentoria tua Israël.* Genèse, Nombres, chap. XXIV. V. 15.



BALAAM. — REINE DE SABA. — SALOMON.

au corsage brodé, d'une riche ceinture, et d'un manteau doublé d'hermine; ses cheveux sont flottants et sa tête est couronnée d'un diadème royal; sous ses pieds, un personnage ayant toute la conformation d'un nègre et conservant encore sa couleur noire porte un vase et un long sac remplis de pièces monnoyées, allusion à ces mots du 3^e livre des Rois: « La Reine de Saba donna au roi cent vingt talents » d'or, une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. » Cette Reine du midi, comme l'appelle Notre-Seigneur, est un type de l'Eglise, selon la doctrine des Pères. Elle fut l'épouse de Salomon; elle vint des extrémités de la terre pour être témoin de sa sagesse, et elle lui offrit de riches présents. Ainsi l'Eglise est l'épouse de Jésus-Christ, elle admire et écoute la divine sagesse de son Évangile, et elle lui offre les cœurs et les richesses de ses enfants répandus jusqu'aux extrémités de la terre (1).

3^e SALOMON, c'est-à-dire le Pacifique. Le roi est ici couronné en tête, vêtu d'une double robe et d'un manteau doublé d'hermine; sa main droite portait un sceptre (2) et sa gauche se joue dans la courroie ou bride du manteau, espèce de torsade que nous retrouvons dans beaucoup de nos statues.

On voit sur ses cheveux quelques traces de dorure, sans doute pour rappeler un fait raconté par l'historien Joseph (Antiq., livre VIII ch. 2), savoir que Salomon et les jeunes gens qui l'accompagnaient lorsqu'il paraissait en public se parfumaient les cheveux avec des huiles odoriférantes, puis jetaient par dessus de la poudre d'or qui les faisait briller au soleil de l'éclat le plus vif. On remarquera la simplicité et en même temps le grand art de cette statue. Sous le socle, un individu vêtu d'une tunique ceinte, la tête couverte d'un

(1) Saint Ambroise au livre deuxième *De officiis*; Saint Grégoire le Grand au septième *psaume de la pénitence*; Saint Bernard en son 22^e sermon sur le *Cantique des cantiques*.

(2) A Poitiers, au lieu du sceptre royal, Salomon tient l'épée qui a immortalisé sa justice. *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, par M. le chanoine Auber, tome II p. 143.

capuchon, se tire une épine du pied. C'est *Marcouf*, *Marculfus*, espèce de bouffon grossier que le XIII^e siècle donnait pour interlocuteur à Salomon (1). Jésus est le vrai Salomon, le vrai Pacifique, notre vraie paix, dit saint Augustin (2). La folie sous les pieds de la sagesse est bien ici à sa place; un des caractères de la folie est de se commettre dans des démarches inconsidérées; alors le fou est exposé à se créer des difficultés, c'est-à-dire à s'enfoncer des épines dans le pied dont il ne pourra se délivrer qu'en revenant à des sentiments de sagesse.

4^e JESUS FILS DE SIRACH, l'auteur de l'Écclésiastique. Il est en tunique ceinte et manteau attaché avec un fermail sur la poitrine: il porte le nimbe; dans ses mains il tient une banderole où est encore un peu lisible cette inscription: IHS FILIVS SYRAG. Sous le socle, il y a un temple en construction; Jésus fils de Josédéch le plombe. Le sculpteur, d'après l'opinion erronée de saint Isidore de Séville, a regardé Jésus fils de Sirach et Jésus fils de Josédéch comme un seul personnage (3). C'est de ce dernier et de Zorobabel qu'il est dit: *Ils ont rebâti la maison du seigneur et relevé son saint temple destiné à son éternelle gloire* (4). Les docteurs enseignent que les deux Jésus sont les figures de Notre-Seigneur: Jésus, fils de Sirach, figure le Christ en tant que prophète et docteur, Jésus, fils de Josédéch grand-prêtre, le représente en tant que pontife éternel (5).

(1) Il existe une composition bizarre fort goûtée au moyen-âge, elle se compose d'une série de questions et de sentences échangée entre Salomon et Marcouf. Elle a été souvent imprimée en latin à la fin du XV^e siècle sous le titre de *Collationes* ou *Dialogi Salomonis et Marculfi*; il en existe également plusieurs éditions françaises, une d'elles a été imprimée à Paris en 1833.

(2) *Enarrationes* sur le Psaume 126^e et livre 17^e de la *Cité de Dieu*. Cf. Cornelius à Lapidé en ses commentaires sur le troisième livre des Rois.

(3) *De Ecclesiasticis officiis*, lib I, cap. 12.

(4) *L'Écclésiastique*, ch. XIII V. 14.

(5) *Les prolégomènes sur l'Écclésiastique*, par Cornelius à Lapidé, ch. II à la fin.

Peut-être serait-il mieux, au lieu de Jésus fils, de Josédéch, de voir Zorobabel d'après ce passage de Zacharie (Ch. IV, V. 10) : « Qui est celui qui fait peu d'état de ces faibles commencements du temple ? Il sera dans la joie lorsqu'il verra » Zorobabel, le plomb à la main, *Videbunt lapidem stanneum* » *in manu Zorobabel*, lui donner son accomplissement et sa perfection. »

5° JUDITH. L'artiste a représenté cette noble femme avec un diadème fort simple sur la tête ; pour vêtement, il lui a donné une double robe ceinte et un ample voile. Sous les plis inférieurs de sa robe, dont l'étoffe moelleuse retombe jusque sur les pieds de Judith, on a placé un chien parfaitement sculpté. Ce chien est-il le symbole de la fidélité de la veuve Judith pour Manassès, son époux défunt ? ou bien rappelle-t-il cette parole de Judith à Holopherne : *Je vous mènerai au milieu de Jérusalem et il ne s'y trouvera pas même un chien qui aboie contre vous* (1) ? Il est difficile de se prononcer. Cette sainte héroïne est célébrée par les Pères, comme une admirable figure de la très sainte Vierge. C'est sans doute en souvenir de son retour triomphal que le sculpteur a donné une couronne à Judith. La beauté extérieure de Judith, remarque saint Bonaventure, représente très bien la beauté intérieure de notre Souveraine immaculée. « En effet, dit-il, il n'y eut, il n'y a pas et il n'y aura jamais sur la terre une femme » qui puisse égaler Marie dans la gloire de sa vie, dans la beauté de son âme, dans la sagesse de ses paroles ; » c'est pourquoi elle fut choisie pour être la mère du » Rédempteur et pour couper la tête du démon dont » Holopherne était la figure : par là elle délivra le genre » humain de la domination de ce cruel ennemi. » Aussi l'Église, pour bénir Marie, la louer, l'exalter comme la joie de tous les fidèles, comme l'honneur du peuple chrétien, lui applique-t-elle tout ce que les habitants de Béthulie chan-

(1) Judith, XI, 15.

tèrent à Judith : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri* (1).

On a pensé que cette statue représentait la reine Esther. Nous avouons que Judith et Esther ont été de tout temps regardées comme les figures les plus expressives de Marie ; toutes deux, à peu près à la même époque de l'histoire, ont sauvé leur patrie en danger l'une contre Holopherne, général de Nabuchodonosor, et l'autre contre Aman favori d'Assuérus, absolument comme Marie se vouant à toutes les souffrances s'est montrée la corédemptrice de notre salut au Calvaire. Judith ou Esther peuvent convenir indifféremment pour figurer la Mère de douleur, cependant Judith est ici adoptée de préférence.

6° JOSEPH, fils de Jacob, vendu pour vingt pièces d'argent par ses frères à des marchands Ismaélites, fut de nouveau vendu en Egypte à Putiphar, capitaine des gardes de Pharaon ; accusé faussement, il fut mis en prison, mais bientôt il expliqua un songe de Pharaon avec tant de sagesse que celui-ci émerveillé de l'interprétation lui donna un pouvoir absolu dans toute l'Égypte. Voici les paroles du roi : « Puisque Dieu t'a fait voir tout ce que tu as dit, tu surveilleras toute ma maison et tout le peuple obéira à l'ordre de ta bouche : le trône seul m'élèvera au-dessus de toi ; voilà » que je t'ai établi sur toute la terre d'Égypte, » et il tira l'anneau de sa main, le mit au doigt de Joseph, le revêtit d'une robe de fin lin, *stola byssina*, et plaça un collier d'or autour de son cou (2).

D'après cette citation, nous n'hésitons pas à reconnaître le patriarche Joseph dans la statue que nous avons sous les yeux. Il est représenté dans la vigueur de l'âge, il avait trente ans quand Pharaon le combla de ses faveurs, son menton est imberbe, ses cheveux bouclés et coupés en rond ;

(1) Judith, chapitre XV, V-10. Saint Bonaventure, *miroir de la Vierge bienheureuse*, ch. VI.

(2) Genèse, chapitre XLI, verset 39 et suivants.



JOSEPH.

il porte la cotte à manches étroites avec une housse, c'est sans doute la robe de fin lin, qui est garnie autour du cou d'une large broderie simulant le collier d'or dont il est question plus haut (1), et enfin son manteau est largement drapé : il a sur la tête un diadème beaucoup moins important que celui des rois, et dans la main droite le sceptre est le symbole de la haute autorité qu'il exerçait en Egypte (2); le fameux anneau de Pharaon brille à l'annulaire de la main droite. Pour socle un dragon ailé parle à une femme qui l'écoute avec plaisir; elle est vêtue d'une double tunique sans voile ni manteau; nous pensons que c'est la femme de Putiphar, qui, cédant aux suggestions du démon, tendit des pièges à l'innocence de Joseph. Cette scène que Joseph foule sous ses pieds rappelle comment sa chasteté sut triompher des attraits de l'impudence. On remarquera avec quelle délicatesse le sculpteur a rappelé une scène difficile à mettre sous les yeux.

Plusieurs auteurs ont répété les uns après les autres que notre grande statue représentait Gédéon; on alléguait que saint Augustin avait exposé en termes admirables comment Gédéon avait été une des figures prophétiques de Jésus-

(1) La housse était un pardessus fendu de haut en bas sur les côtés.
 (2) Ce sceptre à la main de Joseph ne doit pas nous surprendre, car

Christ. Mais nous ne devons pas oublier que les rapprochements entre Jésus-Christ et Joseph le sauveur d'Egypte sont encore plus nombreux (1); d'ailleurs nous ne voyons rien ici qui caractérise Gédéon.

Passons maintenant au linteau de la porte. Il représente le célèbre, l'immortel jugement de Salomon.

Le roi est assis sur son trône; il semble dire : *Coupez en deux cet enfant et partagez-le entre ces deux femmes* : un des officiers tient l'enfant dans ses mains et un nègre placé derrière le trône tire son glaive pour exécuter la sentence royale. La fausse mère consent avec un air de joie à l'exécution; la vraie mère refuse en pleurant. Derrière ces femmes, on voit six officiers assis sur un banc. Toute cette scène est admirablement rendue (2). Il est naturel de se rappeler ici cette autre mère, Marie, la reine des martyrs, qui n'eut pas seulement à trembler pour les jours de son fils, mais qui, par soumission à la volonté de son Dieu et par amour pour les hommes, consentit à être témoin de la grande immolation du Calvaire.

D'après la doctrine des Pères, Salomon est ici la figure de Jésus-Christ que l'Église appelle le soleil de justice (3).

Le linteau se termine, dans sa partie supérieure, par une suite d'arcs trilobés dont les tympans sont décorés de petites

nous lisons dans saint Paul. C'est par la foi que Jacob s'inclina profondément devant le sceptre de Joseph. *Adoravit fastigium virgæ ejus. Hébreux, XI, 12*

(1) Comme Joseph, Jésus-Christ est vendu trente deniers, il est livré aux Romains par les Juifs. Jésus-Christ en croix entre deux malfaiteurs, sauve l'un et laisse mourir l'autre dans l'impénitence. Joseph est trois ans dans la prison, Jésus-Christ est trois jours dans le tombeau, etc.

(2) La même scène se voit sous le porche de Saint-Marc à Venise; elle y est figurée de la même manière. Cette mosaïque qui date de 1538 est du grand maître Vincenzo Bianchini.

(3) Saint Pierre Damien, en son admirable sermon sur la Nativité de la Très-Sainte-Vierge. — Cornélius à Lapide en son commentaire sur le chapitre X du troisième Livre des Rois.